L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

MARDI, 4 FEVRIER.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	68	17
Midi	62	15
3 p. m.	60	14
6 p. m.	64	16

Le Carnaval, Hier et Aujourd'hui

Parmi les masques qui parcouraient nos rues hier, on a pu voir plus de différents caractères que précédemment. En effet, nous avons rencontré des paillasses, des acteurs, des turcs, des hommes habilés en femmes; d'autres représentant divers types bien connus que nous voyons tous les jours dans certains journaux: "Adolphe," "Alphonse et Gaston," "Hooligan," et aussi certains types presqu'oubliés, dont on se souvient cependant: "Ramoner la cheminée," "Zozo la Brique," "Tinifixe," le remouleur et sa cloche, etc. Que cela nous rappelle un heureux temps! Hélas le Mardi Gras était alors pour nous autre chose qu'aujourd'hui. Et dire que nos enfants ne sauront rien de ces vieilles histoires de tous les jours, bien caractéristiques de la Nouvelle Orléans, inimitables, et qui ne peuvent exister lorsque le principal but de la vie est de gagner des dollars.

Dans ce temps le Mardi Gras était essentiellement un jour d'amusement, mais maintenant on a altéré l'esprit même de cette fête en s'en servant pour faire de la réclame.

Quel est celui des vieux habitants de cette ville qui ne se souvient pas de tous les colporteurs et mendiants de cet heureux temps? Des vendeurs au rabais, qui en plein midi, dans des rues éloignées du centre de la ville, s'annonçaient en chantant: "Au rabais, rabais?"

Aujourd'hui, tout sentiment a disparu. Dès que l'enfant arrive à sa majorité il est blasé. Son seul but dans la vie est de gagner de l'argent. Nous devons nous restreindre à ce que nous avons déjà dit; l'on pourrait nous accuser de vouloir rétrograder. Mais souvenez vous, lecteurs, quelle que soit votre religion, que la saison des fêtes est finie, et que vous serez pendant 40 jours destinés à faire appel a tous vos **sentiments**, les bons, bien entendu.

Le Carnaval cette année aura été très brillant et favorisé par une température idéale, les milliers d'étrangers venus à l'occasion du Mardi Gras, ont été unanimes dans leur admiration.

Cependant les anciens du pays se rappelent le temps où peut-être il y avait moins d'étrangers pour assister aux fêtes; mais ces fêtes semblaient occasionner plus d'enthousiasme et d'entrain.

Peut-être devons-nous attribuer la gaieté d'antan à la vieille race créole qui fidèle à son origine latine, aimait à célébrer cette fête du Carnaval comme on la célèbre encore dans les vieux pays.

Dents et Civilisation

Un dentiste, doublé d'un philosophe, — l'espèce n'en est pas si rare qu'on le pourrait supposer, — a fait une constatation qui ne laisserait pas d'être inquiétante: plus les peuples sont avancés en civilisation, plus ils ont de mauvaises dents. Civilisation et carie dentaire, aux yeux de M. Arthur S. Underwood, iraient de pair; et, au fur et à mesure que nous gravissons l'échelle du progrès, nous devons nous attendre à la perspective, de plus en plus rapprochée d'une humanité pourvue d'un système dentaire défectueux.

Mais, direz-vous, sur quoi se base ce prophète de malheur? Sur l'expérimentation, comme il sied à tout savant. Il a, d'abord examiné une série de mâchoires des âges primitifs et il a relevé "un état de perfection dentaire tout aussi complet que celui dont jouissent les races supérieures de mammifères les plus apparentées."

Des crânes égyptiens, de la période prédynastique, c'est-à-dire avant que les Pharaons se soient mis à bâtir les Pyramides et que la civilisation ait commencé à apparaître, ont montré à notre observateur des dents irréprochables; par contre, les crânes aristocratiques de la période raffinée lui ont laissé voir des maxillaires aux dents déchaussées.

Pareilles observations ont été notées chez les Grecs, comme chez les Romains. Chez les Romains rudes et illettrés, dentition superbe; chez ceux de la décadence, plus d'un tiers d'affligeantes dentures!...

Au point de vue ethnique, de non moins intéressants résultats ont été notés. Le Cafre, par exemple, ne présente aucune dent cariée; on en rencontre une seule sur deux crânes chez l'Hindou; une sur trente chez le Chinois. Et savez-vous pourquoi? Parce que ces peuples ont l'habitude de se rincer la bouche après le repas.

"Chez le Cafre, écrit M. de Wyzewa, l'ingénieux traducteur et commentateur du travail de M. Underwood, cette pratique a quasi la portée d'un rite religieux; et jamais, non plus, un Hindou ni un Chinois ne consentira à prendre un repas, s'il n'a point la certitude de pouvoir se purifier la bouche après le dessert."

Mais attendez: les mâchoires des Esquimaux qui, eux, ne se lavent jamais les dents, sont à l'abri de la carie. Il y a là, semble-t-il, une contradiction. Serait-ce une question de climat? Les degrés de latitude auraient-ils une influence sur la santé de nos dents?

Un de nos habiles dentistes, à qui a été posée la question, le docteur Terrier, a répondu: "On peut trouver une explication très plausible à ces faits, qui ne sont contradictoires qu'en apparence. La toilette, faite après le repas, est, certes, fort utile pour préserver des fermentations acides les dents de moyenne résistance; mais celles des individus bien calcifiés peuvent, à la rigueur, se passer de soins. Des observations nombreuses montrent, en effet, que là où la calcification osseuse est en équilibre très instable, la carie s'installe: chez les buveurs d'eau bouillie, chez les mangeurs de salade (à cause du vinaigre, de fruits acides (Normands, chez les jeunes gens en train de grandir, les femmes enceintes, les tuberculeux, etc..." Sans doute, ajoute notre confrère, "la nourriture poissonneuse des Esquimaux fournit largement à leur calcification."

En réalité, les causes de la carie sont multiples, et il n'est pas inutile de les connaître pour y porter remède.

—

Que les soins de la bouche soient délaissés, nul n'y contredira. Sous ce rapport, nous sommes à peine plus avancés que nos ancêtres gallo-romains; ceux-ci usaient déjà de cure-dents, en plume, en bois ou en argent, que l'on distribuait à la fin du repas.

A l'époque d'Henri IV, on faisait surtout usage de cure-dents en bois de lentisque; et les traités de civilité prescrivaient de "bassiner la bouche avec de l'eau, surtout en été." Erasme est, à cet égard, très explicite; il recommande qu'on tienne les dents "nettes," et qu'on évite de les blanchir avec des poudres, ou de les frotter de sel et d'alun: ce qui, à l'entendre, est nuisible aux gencives.

Mme de Genlis, parlant des usages de la bonne compagnie, à la fin du dix-huitième siècle, assure qu'au temps de sa jeunesse, les femmes, après le dîner ou le souper, se levaient et sortaient de table, "pour se rincer la bouche." "L'usage actuel, à la fin des repas, dit-elle en propres termes, de se laver les dents et les mains à table nous vient des Anglais.

"Avant la Révolution, les personnes se lavaient la bouche hors de table; un domestique présentait, pour cela, une assiette, un verre d'eau et une serviette. Les hommes et même les princes du sang, par égard pour les femmes, sortaient de la salle à manger et allaient faire la même chose dans l'antichambre."

Tout autant que nos modernes Parisiennes, les Romaines prenaient un soin particulier de leur bouche. Les élégantes, au temps de Martial, connaissaient la brosse à dents; elles se gargarisaient avec des eaux aromatiques, ou prenaient des pastilles parfumées, afin de chasser les mauvaises odeurs de l'haleine. Dans les cabinets de toilette de la société antique, les poudres, de même que les eaux dentifrices, tenaient une large place.

Cela empêchait-il la carie? Assurément non, si nous en jugeons par les pièces prothétiques qui nous restent de cette époque, car on savait déjà fabriquer les dents postiches. Mais on ne pratiquait l'avulsion dentaire que dans les cas d'absolue nécessité. Avant d'y recourir, on soignait la bouche, tout comme le feraient les dentistes de nos jours; mais certaines des substances qu'on employait étaient passablement répugnantes: ainsi Pline conseille-t-il de se frotter les dents chaque jour avec de la cendre de rat mêlée à du miel, et la racine de fenouil!

—

Revenons à la thèse du spécialiste anglais: pourquoi voit-on plus de carie que jadis? "Parce que les mères ont renoncé à allaiter leurs enfants, ou bien ne les ont plus allaités avec la même ardeur qu'autrefois; et, en second lieu, parce que l'invention — funeste, au demeurant — de la cuisine a rendu la mastication moins indispensable à l'entretien de notre vie.

"Depuis le moment où un philanthrope mal avisé nous a enseigné l'art de faire cuire toute notre nourriture, la solidité de nos dents a cessé d'être aussi utile qu'elle l'avait été à nos grands-parents "homo-simiens," et, dès lors, nos dents se sont mises à dépérir, tout comme font invariablement les organes qui n'ont plus la conscience de leur nécessité, pour les encourager à se bien conduire."

La conséquence, vous la prévoyez: il faut obtenir des mères qu'elles nourrissent de leur propre lait leur progéniture; qu'elles évitent tout souci, toute émotion, en un mot, toutes les causes morales susceptibles d'altérer la composition de leur liquide nourricier, afin que celui-ci conserve "la dose indispensable de protéine, de graisse et de sucre."

De plus, on fera examiner avec le plus grand soin, par son médecin, la bouche des nourrices auquelles vont être confiés les nouveau-nés. Telles qui sont fortes, grandes, paraissant jouir d'une excellente santé, ont la plupart de leurs dents cariées et réduites à l'état de débris radiculaires.

On a expliqué la carie à laquelle prédispose puissamment la grossesse, par la soustraction des sels calcaires à l'organisme maternel; il n'y a là qu'une influence prédisposante, dont on a, semble-t-il, exagéré l'importance; il faut bien plutôt tenir compte de la réaction fréquemment acide de la salive dans les premiers mois de la grossesse, qui rend les soins de la bouche et des dents plus impérieux encore qu'à tout autre moment.

On doit enfin modifier, s'il y a lieu, l'alimentation, de manière à produire dans la bouche un afflux de salive alcaline, suffisant pour neutraliser l'action destructive des acides.

En suivant ces diverses prescriptions, on pourra envisager, sans trop d'appréhension, l'avenir de nos dents, si pessimistes que soient les déclarations que vient de faire "urbi et orbi" l'éminent M. Arthur S. Underwood.

DOCTEUR CABANES.

La Nourriture des Pensionnaires du Jardin des Plantes

Les animaux du Jardin des Plantes de Paris n'ont pas, comme leurs semblables du Zoological-Garden de Londres, la bonne fortune de recevoir une nourriture abondante, les ressources de ce Muséum ne permettant pas de le faire; mais, avec un budget modeste, l'éminent directeur, M. Perrier, peut cependant assurer la vie de ses pensionnaires.

Voici quelques détails sur la cuisine des bêtes:

Aux fauves, on donne de la viande de bœuf ou de mouton refusée par la commission d'hygiène, ou bien de vieux chevaux payés 50 francs en moyenne l'un. Le lion reçoit six à sept kilos de viande os compris, le tigre autant, la panthère quatre kilos, l'hyène deux. L'ours n'a pas davantage, mais la viande est cuite et il mange aussi du pain.

Chez le herbivores, l'éléphant absorbe quotidiennement quatre bottes de foin, des betteraves, des carottes, et les deux bottes de paille qu'on lui alloue pour son lit et qu'il dévore. L'hippopotame mange à peu près comme l'éléphant, mais il lui faut de la luzerne ou du sainfoin.

Les serpents avalent une fois par mois un lapin et leurs petits, des grenouilles.

Quant aux crocodiles, ils ne coûtent rien à nourrir, car on leur octroie généreusement les rats vivants pris dans la ménagerie, et Dieu sait s'il y en a!

LE JOLI GESTE

Dans sa dernière séance du dictionnaire, l'Académie a travaillé au mot: "éphémère."

Les deux auteurs de "l'Habit vert"
Ont pu blaguer l'Académie.
Dont le sein leur reste entr'ouvert.
On la sent déjà leur amie!

L'Académie, à travers tout,
Est la dernière grande dame!
Et ce qui le marque surtout,
C'est sa sensible grandeur d'âme.

Car cette magnanimité,
A maint fin détail se décèle:
Voyez sur quel mot s'est porté,
—Sur quelle chose!—tout son zèle!

Ah! qu'on élève des autels
A cette admirable grand'mère!
Que c'est touchant! Les Immortels
S'intéressant à l'Ephémère!

LOUIS MARSOLLEAU.

Alliance Entre Yaquis et Rebelles

Washington, 4 février. — La capture d'une bande de Yaquis par des soldats de cavalerie Américains à douze milles de Nogales, Ariz., a fait découvrir une alliance apparente entre les Indiens Yaqui et les rebelles Mexicains. Les Indiens avaient des armes en consignation qu'ils se préparaient à transporter au Mexique.

Les bandits continuent leur pillage au nord de Sonora bien que le retour des Américains aux ranches et aux mines soit annoncé.

Servante Infidèle

Alice Joseph, une femme de couleur demeurant 2428 rue Havane, qui était employée chez Mr. Léonce Duplantier, 3109 rue De Soto, a été arrêtée sous l'accusation d'avoir volé à Mme Duplantier une bague de $125. La femme a fait des aveux et la bague a été retrouvée en la possession de Henry Joseph son mari.

Un musicien se prend de querelle avec un chocolatier.

Le chocolatier, furieux, envoie une gifle au musicien, avec ces mots.

— Prenez note de ça!

Le musicien riposte par un soufflet, en ajoutant:

—Inscrivez ça sur vos tablettes!

LES BALKANS

Sofia, 4 février. — Certains quartiers d'Andrinople sont en flammes par suite du bombardement des Bulgares et des Serbes, qui a recommencé hier matin avec violence.

Londres, 4 février. — Un terrible bombardement des forts entourant Andrinople a commencé hier matin. L'armée combinée de la Serbie et de la Bulgarie est forte de 100,000 hommes. Au moment précis de la conclusion de l'armistice, les canons ont commencé à gronder. Les pièces de siège et l'artillerie de campagne ont ouvert le feu bombardant tous les forts et la ville. Le quartier des résidences n'est même pas épargné.

Il y a beaucoup d'avis différents sur la durée de la résistance de la forteresse.

Une dépêche de Mustapha Pacha, a reconnu juste l'appréciation de l'Etat-Major Bulgare, qui prétend que deux semaines seront suffisantes pour amener la capitulation d'Andrinople.

Certains experts militaires qui connaissent les différentes lignes de forts qui constituent la ceinture de défense d'Andrinople, pensent que la garnison, composée de la fleur des troupes turques pourra soutenir un siège assez long.

Cette opinion doit prévaloir à Andrinople même, sans cela les consuls étrangers auraient demandé à leurs gouvernements de procurer des escortes, pour protéger le départ des résidents étrangers.

Shukri Pasha, le commandant de la place, est un des officiers les plus résolus de l'armée Ottomane.

Il a déclaré qu'il ne rendrait la forteresse que lorsque le dernier de ses soldats aurait été tué. Il y a eu plusieurs désertions dans son armée, surtout parmi les soldats chrétiens au service de l'armée turque. Shukri Pacha a encore 40,000 hommes, cette force est considérée suffisante pour la défense de la place.

Les Bulgares ont plus de 55,000 hommes dans la Thrace, avec 45,000 Serbes et quelques divisions grecques. La plus grande partie de ces troupes sont concentrées sur le front des lignes de Tchatalja et à Gallipoli afin de maintenir les armées turques réunies dans ces places.

Il est probable que les alliés attaqueront une, sinon ces deux positions. Dans le cas où ils réussiraient à chasser les Turcs de Gallipoli, et à attaquer les Dardanelles, cela donnerait à la flotte grecque l'accès du détroit et lui permettrait de venir aider les alliés dans l'attaque de Tchatalja.

L'armée turque de Tchatalja s'est beaucoup améliorée pendant l'armistice. Les soldats sont mieux armés qu'auparavant, l'état sanitaire est meilleur, et les vivres abondants. Le plus grand "drawback" de l'armée Ottomane, est la dissension existant parmi les officiers.

Un journal Hollandais rapporte la chute de Scutari, dont le siège est fait par les Monténégrins.

Des navires de guerre Allemands et Anglais ont passé par les Dardanelles, Lundi; ils vont protéger leurs nationaux résidant à Constantinople. Il y a déjà une importante flotte de navires de guerre étrangers; ils sont mouillés dans la Baie Besika, prêts à intervenir en cas de nécessité.

Baptistes en Session

Chattanooga, Tenn., 4 février.— De sept cent cinquante à mille délégués sont déjà arrivés ici précédant la majorité de ceux que l'on attend pour la session d'ouverture de la première convention de missionnaires laïques des Baptistes du sud, à l'auditorium de cette ville, Mardi après-midi à deux heures. Le programme a été quelque peu altéré par labsence du Gouv. Ben W. Hooper, de Nashville, et du Maire Thompson, qui devaient prononcer les discours de bienvenue.

THEATRES.

TULANE

Les habitués du Tulane jouissent cette semaine d'un programme qui est très bien en harmonie avec l'esprit de gaieté de la saison du Carnaval. "Eddie Foy" y apparait dans une délicieuse pièce comique et musicale intitulée "Over the River."

La salle est littéralement prise d'assaut à chaque représentation. La première matinée sera donnée aujourd'hui Mercredi à l'heure habituelle.

CRESCENT

On a rarement vu une affluence aussi énorme au Crescent que celle qu'attire l'excellent programme de cette semaine avec la farce comique "A Run on the Bank," comme numéro de tête. La pièce est interprétée par les deux fameux acteurs, Ward et Vokes, dont l'entrain jovial est irrésistible. Leur art de plaisanterie est incomparable et provoque le plus grand enthousiasme parmi l'audience.

Il y aura matinées Mercredi, Jeudi et Samedi.

ORPHEUM

Le nouveau programme a été donné en première Lundi soir devant une belle salle. Plusieurs excellents numéros y paraissent et ont été fort applaudis par l'audience, entre autres, Dane Claudius et Lillian Scarlet, les deux banjoistes. Le "contorsionniste" du trio "Le Groh" a également été bien applaudi. La comédie "Miss 318" n'est pas ce que l'on attendait voir. Malgré les efforts très appréciés de Mlle Jessie Busley, la pièce manque d'entrain. Les deux danseurs, Miller et Mack, ont trouvé très bon accueil.

Il y a matinée tous les jours.

Edition Hebdomadaire de "l'Abeille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

24. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

—Viens! viens! à tout prix, entends-tu, à tout prix il faut empêcher qu'un pareil meurtre s'accomplisse; ne perdons pas de temps, hâtons nous!

Et il s'élança en avant, suivi par Chrétien qui ne comprenait rien à ce revirement inattendu, et était bien près de penser que son compagnon venait d'être subitement frappé de folie.

Ils n'avaient pas fait cinquante pas, que le baron suspendit sa course, et proféra une imprécation de fureur.

Une détonation s'était fait entendre dans la direction de la rue.

—Ah! le malheureux! le malheureux!... s'écria-t-il.

Et poussé par un sentiment plein de désordre, il reprit sa marche et arriva en quelques bonds sur le lieu d'où le coup de feu était parti.

Un affreux spectacle l'y attendait.

Secrétain, frappé en pleine poitrine, avait roulé sur le pavé de la cour, et il se tordait sanglant dans d'atroces convulsions.

Le Philosophe s'était précipité sur lui, et examinait avec une farouche attention l'état de sa blessure, pendant que Bervic maintenait Rodolphe au bout de son revolver.

Une seconde plus tard et c'en était fait de ce dernier!

Lippari se rua sur Bervic, lui arracha son arme et la rejeta au loin.

Tout cela s'accomplit avec la rapidité du l'éclair.

Bervic interdit, irrité, avait lancé un mauvais regard au baron... mais celui-ci ne parut pas y prendre garde et marcha aussitôt vers Rodolphe qui, de son côté, se disposait à faire feu sur son adversaire...

—Ah! j'arrive à temps! dit le baron d'un ton exalté, vous avez été bien imprudent, monsieur, de vous mêler à une pareille aventure.

—Mais vous-même, balbutia Rodolphe, qui, au comble de la surprise, cherchait à démêler le rôle que jouait le baron.

—Moi! moi! répondit ce dernier, ma présence ici s'explique d'elle-même, je connaissais la disparition du comte depuis hier, je cherchais sa trace, et c'est ce soir seulement que je l'ai trouvée.

—Vous venez donc pour le sauver?

—Et nous le sauverons tous deux! Laissez-moi faire, ne dites rien, fiez-vous à moi.

Le baron adressa alors un geste impérieux à Bervic et se pencha vers le Philosophe.

—Enlevez cet homme! dit-il à voix basse; il ne faut pas qu'il revienne à lui, vous comprenez; et faites en sorte que l'on n'en entende plus parler.

Puis, se tournant vers Chrétien:

—Viens, ajouta-t-il; rien n'est perdu encore; conduis-nous vers le comte et tâche de profiter de toutes les circonstances qui se présenteront.

Chrétien fit quelques pas pour rentrer dans la maison et Lippari invita Rodolphe à le suivre.

Ils disparurent.

XIX

Cependant depuis la veille, la comtesse était en proie à la plus poignante inquiétude, aux plus douloureuses angoisses.

Son fils avait disparu, et personne n'avait pu lui dire ce qu'il était devenu.

Elle avait passé une journée affreuse, attendant toujours quelque nouvelle, appelant Dieu à son aide, n'osant croire à la réalité d'un malheur, se demandant enfin s'il était possible que le ciel lui eût réservé cette épreuve, plus terrible cent fois que toutes celles qui avaient jusqu'alors déchiré son cœur maternel.

Elle avait vu Secrétain. M. Saurin lui-même était venu l'assurer du zèle qu'il allait déployer; toutes les brigades de la Sûreté étaient sur pied. On devait remuer tout Paris, et rechercher le jeune comte; il n'était pas possible que l'on ne trouvât pas la piste des coupables, et qu'ils ne fussent avant peu sous la main de la justice.

A vrai dire, la comtesse s'intéressait peu aux coupables; ce qu'elle voulait, c'était Lucien! et chaque heure qui s'écoulait lui communiquait une terreur de plus.

Le matin elle n'y tint plus; elle était brisée. Elle avait compté toutes les heures, l'âme suspendue au moindre bruit, retenant son souffle, prêtant l'oreille. A force d'écouter dans l'ombre et de regarder dans la nuit, un certain égarement se traduisit sur ses traits. Elle ne savait plus bien ce qui était arrivé, ni quelle catastrophe il lui fallait redouter. Un double désespoir, au-dessus duquel surnageait je ne sais quelle foi obstinée en la bonté divine.

Elle appela sa femme de chambre qui accourut.

—Il n'est venu personne? demanda-t-elle le cœur serré et les yeux brûlés de larmes.

Elle savait bien que personne n'était venu; mais elle voulait tromper ainsi sa propre défaillance.

La petite Yvonne répondit qu'elle avait passé la nuit comme sa maîtresse, et que nul n'avait apporté de nouvelles du jeune comte.

—Eh bien, va dire d'atteler, ajouta la comtesse d'un ton brusque.

—Madame va sortir?

—Oui, va, va... hâte-toi.

—Mais il est huit heures à peine.

—Qu'importe! va, te dis-je, et ne perds pas une seconde.

La voiture fut prête peu de minutes après et la comtesse s'éloigna bientôt en compagnie d'Yvonne.

Elle avait donné au cocher l'adresse de M. Saurin.

Le coupé brûla le pavé.

Au bout d'un quart d'heure, la comtesse sauta à terre, ramena son cachemire sur ses épaules, et gagna la porte de la maison habitée par M. Saurin.

Ce fut ce dernier lui-même qui vint lui ouvrir.

Il fit un geste, presque ému, en reconnaissant la comtesse.

—Mon fils! le comte! dit celle-ci en entrant dans l'antichambre.

M. Saurin remua tristement la tête.

—Rien! répondit-il; nous ne savons rien encore; mais je ne suis pas fâché cependant que vous soyez venue, car je serais allé vous voir ce matin même, pour vous faire part de certains renseignements qui me sont parvenus depuis hier.

—Ils concernent le comte?

—Indirectement, au moins.

—Oh! parlez! parlez!

M. Saurin fit passer la comtesse dans son cabinet, lui offrit un siège, et s'assit lui-même en face d'elle.

Madame de Frontenay était plus morte que vive.

—Je regrette, croyez-le bien, dit M. Saurin, de n'avoir encore aucune nouvelle favorable à vous apprendre. Mais l'agent que j'ai chargé de rechercher le comte est l'un des plus habiles de la préfecture, et je ne doute pas que, dès la première heure, je ne le voie accourir ici, j'ajouterai que je m'étonne même qu'il ne soit pas encore arrivé.

—Mais des renseignements... insista la comtesse.

—Voici; vous comprenez, n'est-ce pas, que nos premiers soupçons se sont portés presque immédiatement sur l'homme qui se fait appeler le baron Lippari, espèce d'aventurier qui nous est depuis longtemps suspect, mais que jusqu'à présent nous avons dû laisser librement circuler, puisque nous n'avons pu le prendre en flagrant délit.

Nous avons tout lieu de supposer qu'il vit à l'aide de moyens qui relèvent de la correctionnelle ou de la cour d'assises. Seulement, nous n'avons encore que des présomptions, et cela ne suffit pas pour qu'on lui mette la main au collet. Toutefois, nous ne le perdons pas de vue, et celui qui a la mission de le surveiller, Secrétain, m'a assuré qu'il devait s'être formé des liens d'étroite intimité entre ce Lippari et un autre jeune homme dont l'existence ne nous paraît pas moins problématique.

—De qui voulez-vous parler? demanda la comtesse anxieuse.

—Du sieur Rodolphe, dont vous-même m'aviez, je crois, déjà entretenu.

—En effet.

—Or, remarquez ceci!... Ce Rodolphe qui abandonne tout à coup le vieil Hermann par lequel il a été élevé, pour accepter une existence de luxe et de plaisirs, de ce baron Lippari qu'il ne connaît pas... Ce Rodolphe amoureux de Mlle Lucie Bealieu, a dû avoir un intérêt puissant à la disparition du comte qui est son rival, et de là à penser qu'il n'est